

FABRICE

AUX COLIN

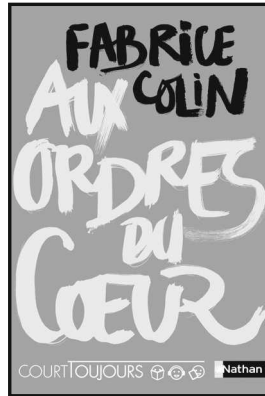
ORDRES  
DU  
CŒUR

COURT    TOUJOURS

 Nathan



Téléchargez l'appli Nathan Live et scannez cette page pour avoir accès à la version numérique et à la version audio d'**AUX ORDRES DU CŒUR**.



© 2020 Éditions Nathan, SEJER,

92, avenue de France, 75013 Paris

Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées  
à la jeunesse, modifiée par la loi n°2011-525 du 17 mai 2011

ISBN : 313-3-09-223280-0

Dépôt légal : septembre 2020

FABRICE

COLIN

AUX

ORDRES

DU

CŒUR

COURT TOUJOURS



 Nathan

# Jour 1

J'ai confié à ma mère les clés du réel ; je lui ai laissé le côté fenêtre du train parce que c'est celui qu'elle préfère.

La première heure, elle la passe rêveuse, la tête contre la vitre, à regarder les champs défiler. Les paysages sont moins fatigants que les gens : ils ne posent pas de questions.

Du coin de l'œil, je la surveille. Contrairement à ce que je craignais, elle ne me demande pas où nous allons. Miracle ?

Un drôle de sourire plane sur sa figure. Brusquement, le train entre dans le tunnel, et elle se tourne vers moi, affolée.

– Il fait nuit. Pourquoi il fait nuit ?

Je pose une main sur son bras.

– On va aller boire un chocolat chaud.

Les yeux rivés à la fenêtre, elle se mord les lèvres.

– Je ne comprends pas. Quelle heure est-il ?

Sa voix tremble.

– Le jour arrive bientôt, dis-je. La nuit ne dure jamais longtemps.

Elle scrute mon visage à la recherche d'une trace de duplicité.

– Nous devrions dormir, non ?

Je souris.

– Un bon chocolat. Super mousseux. (Elle me fixe, circonspecte. Je lui présente ma paume ouverte.) Viens avec moi.

– Où ça ?

– Dans le wagon suivant. Une dame va nous préparer un chocolat.

– Le wagon... ?

– Oui. Il y a juste une porte à ouvrir.

– Est-ce que c'est loin ?

– Non.

– Est-ce que je dois prendre mon manteau ?

– Non plus.

De l'autre côté de l'allée centrale, une jeune femme noire, voilée d'un foulard en tissu, essaie de lire son magazine. Elle a du mal. Évidemment : elle nous écoute.

Je me lève, entraîne maman – « Allez. » Elle secoue la tête.

– Ça bouge.

– Viens, dis-je encore.

Nous voici en route. Maman procède par petits pas prudents.

Le wagon-bar est désert. Le barista est un grand chauve émahié, qui porte un brillant à l'oreille et siffle en consultant son portable.

– Tu avais parlé d'une dame.

– Je me suis trompée. S'il vous plaît ? (Le barista repose son téléphone. Je me tourne vers maman.) Nous voudrions deux chocolats bien chauds.

L'intéressée confirme.

– Avec de la mousse, ose-t-elle.

– Deux chocolats, répète le type en déclenchant sa machine.

C'est parti.

Un ronronnement se fait entendre. Maman sursaute.

– Il fait nuit, murmure-t-elle.

Le barista dépose les chocolats sur le comptoir et annonce le prix. Je lui tends un billet.

– Je suis Nelly Mercandier, déclare maman. L'épouse de John Solomos Garner. Enfin, épouse... Ne brûlons pas les étapes.

– Enchanté. (Le type tire sur le badge au revers de sa veste). Moi, c'est Marc.

Elle plisse les yeux pour lire.

– M... Marc.

– Le seul et unique.

– Vous habitez ici, Marc ?

Il pivote, considère ses trois mètres carrés.

– Possible.

Maman porte le gobelet à ses lèvres.

– Vous devez connaître mon mari. John Solomos Garner ?

Il réalise des films.

Marc acquiesce. Nos regards se sont croisés.

– Si je le connais ? Et comment ! *Mrs Dalloway, Peter Pan...*

Le visage de maman s'illumine. Elle repose son gobelet.

– Vous êtes cinéophile.

– *Valse triste*, poursuit-il. *Aux ordres du cœur...*

Elle secoue la tête. Forcément : le voilà qui cite des longs-métrages dans lesquels elle n'a pas joué.

– Non, non. Vous devez confondre.

Il est sur le point de répondre – se ravise in extremis.

– C'est sans doute vrai. (Il se tapote le crâne.) J'en vois tellement ! À la fin, tout se mélange.

Il a compris. Quel homme ! J'ai envie de lui sauter au cou. Maman reprend son chocolat sans le quitter des yeux.

– Je sais ce que vous pensez.

– Oui ?

– Vous voulez un autographe, mais vous n'osez pas me

demander.

Il lève les mains, grimace.

– Démasqué.

Elle attrape la facture restée sur le comptoir, et sort un stylo de la poche intérieure de sa veste. Sourcils froncés, elle griffonne un signe cabalistique qui ne ressemble à rien, puis le tend à Marc en jetant un œil aux alentours.

– Gardez ça pour vous, s'il vous plaît. Je tiens au respect de ma vie privée.

Il prend le bout de papier, le plie soigneusement en deux. Maman a rangé le stylo dans son sac.

– Merci. Merci mille fois.

Je me dis qu'il ne l'a pas reconnue. Ou peut-être que si. Qu'est-ce qui serait le mieux ? Je n'ai pas touché à mon chocolat.

– Retournons nous asseoir, maman.

Elle sourit. Pointe un index sur le dénommé Marc.

– Je compte sur vous. John déteste que je me mette en scène. En dehors des plateaux, s'entend.

Il lui mime une bouche cousue. Je la prends par le bras, et nous nous éloignons. À plusieurs reprises, préoccupée, elle se retourne vers lui.

– Tu crois que j'ai bien fait ?

– J'en suis certaine.



\*\*\*

Une heure plus tard, le train entre en gare. « Bienvenue à Londres-Saint-Pancras », annonce une voix dans le haut-parleur. Maman hausse un sourcil.

– Il voulait dire Waterloo, non ?

– Il a dû se tromper.

Je descends sa valise, glisse la lanière du sac à dos sur mon épaule, laisse passer maman devant moi.

Une fois sur le quai, elle donne des signes de nervosité.

– Ce n'est pas Waterloo. (Elle me serre le bras, contrariée.) Tu m'entends ? Ce n'est pas la bonne gare.

La tuile. Évidemment – il y a si longtemps qu'elle n'est pas venue ici. Il faut que je trouve un truc.

– Ne bouge pas. Je vais demander.

J'aperçois un employé non loin. Je l'arrête d'un geste.

– Bonjour. Excusez-moi... Vous savez depuis combien de temps cette gare existe ?

La question la plus idiote du monde. Le type se frotte la nuque.

– Dix-neuvième siècle, je crois. Si vous désirez...

– Merci beaucoup.

Je reviens vers maman.

– Tu avais raison.

– Tu vois !

– Ils se sont trompés de gare ; ça arrive parfois. Pas grave.

On va rejoindre Holland Park autrement.

Elle cligne des paupières.

– Comment peut-on commettre une erreur pareille ?

Incroyable.

– Oui.

Elle se fige.

– Je n’aime pas ça.

– Moi non plus, tu sais.

– Si on ne peut plus se fier aux conducteurs de train, où va-t-on ?

– Il sera probablement licencié, maman.

Elle acquiesce, troublée.

– Licencié, peut-être pas ; mais il aura au moins un avertissement.

– Viens. On va prendre le métro.

Axiome premier : la vérité n’a aucune importance. C’est maman qui choisit ce qui est vrai et ce qui ne l’est pas. Corollaire ? J’irai où ma mère irait. Je désagrègerai le réel pour ses beaux yeux. Peu importe ce que nous verrons, ce que nous vivrons. Elle aura toujours raison.

Nous avançons vers le point de contrôle. J’espère que les douaniers ne nous arrêteront pas, qu’ils ne nous poseront pas de questions : j’ai dix-sept ans, ça pourrait mal tourner. Comment réagirais-je, s’ils se mettaient à exiger des détails ?

Je pourrais appeler mon père. Il me tuerait, mais il arran-

gerait sûrement les choses. Je pourrais appeler la psychiatre de maman, Mme Gariney. Elle non plus n'approuverait pas. Enfin, pas totalement. « Vous êtes trop jeune, qu'est-ce que je vous avais dit ? Vous n'avez pas à prendre un tel fardeau sur vos épaules. Et puis cette idée de tout lui passer, de tout lui laisser croire... Je ne suis pas certaine d'adhérer. »

Mais soyons claire : c'est maintenant ou jamais. Qui sait où en sera maman dans un an, ce qu'elle sera encore capable de vivre. Elle a le droit d'être ici. Si je n'accomplis pas ce voyage avec elle aujourd'hui, si je ne me plie pas à sa volonté, à ses visions, à ses rêves, je le regretterai jusqu'à la fin de mes jours.

– Pourquoi est-ce qu'il y a tant de monde ?

Règle n° 1 : contente-toi de répondre. C'est elle qui pose les questions.

– Ce sont des touristes, maman.

J'allais dire « comme nous », mais je me retiens. Parce que, aux dernières nouvelles, nous ne sommes pas en visite : nous habitons ici.

Je la revois, pensive, regardant par la fenêtre. Le monde a un sens, mais ce n'est pas le même pour elle que pour moi et dorénavant, c'est elle qui a raison.

« Considérez-la à la façon d'une souveraine, répétait Mme Gariney avant de se rendre compte que j'allais la prendre au mot. Vous êtes chez elle, elle connaît les fron-

tières de son monde. Pliez-vous à ses règles, si règles il y a. Ne lui imposez rien. Son bien-être moral est la priorité. »

J'ai érigé cette règle en principe définitif, absolu. Quitte à laisser ma raison de côté.

(Dis-moi qui nous sommes, maman. Où nous allons, d'où nous venons, quand, pourquoi, comment, et je te suivrai. Jusqu'à la fin, je resterai avec toi.)

Les douaniers nous ignorent. Je serre la main de ma mère dans la mienne. Nous gagnons le métro.

À la dérobée, je lui jette un coup d'œil. Elle semble heureuse ; un brin désarçonnée, mais je m'attendais à pire.

Quel âge a-t-elle ? Disons vingt ans ? Elle ne connaît rien du monde. Elle vient de rencontrer John au festival de Cannes, et elle est tombée amoureuse comme on chute d'une falaise.

\*\*\*

La maison de John. Briques brunes, stuc blanc, grille noire de fer forgé. Puissante, altièrre... Nous aurions dû débarquer en limousine, chauffeur et gants crème. Mais avec quel argent ? J'ai vidé mes deux comptes pour ce voyage. Je me suis convaincue qu'« après » n'avait aucune importance.

– Est-ce que John est là ?

Dix fois qu'elle me pose la question. Tout à l'heure, dans

le métro, elle a ouvert son nécessaire à maquillage pour se refaire les paupières.

– Je ne crois pas, maman. Il me semble qu’il est sur un tournage.

J’appuie sur le bouton de la sonnette. Par SMS, j’ai prévenu Sapienza de notre arrivée – elle a juste répondu : « Parfait. »

Quel âge avait-elle, quand elle est devenue l’assistante de John ? C’était il y a plus de quarante ans, elle en a quasi soixante-dix. Je ne l’ai vue qu’une fois, et j’étais trop gamine pour m’en souvenir ; elle, affirme-t-elle, n’a rien oublié.

La porte s’ouvre. Une femme vive et longiligne, cheveux argentés, visage en lame de couteau. Tout est fin, chez elle. Le nez, la bouche... Un regard pénétrant derrière de petites lunettes rondes.

Nous avons poussé la grille après le déclic mais nous laissons Sapienza descendre à notre recontre, parce que maman est, quoi ? Intimidée ?

– Bienvenue, Nelly.

Notre hôtesse la tient à bout de bras, les mains sur les épaules. Maman esquisse un sourire.

– Vous êtes... ?

– Sapienza. L’assistante de John.

Je retiens mon souffle. C’est moi qui lui ai certifié qu’elle

pouvait révéler son nom. « Ma mère ne parle jamais de vous », l'ai-je rassurée.

L'espace de quelques secondes, j'ai peur de m'être trompée dans les grandes largeurs. Et si elle se rappelait tout, au contraire ?

– Sapienza... Italienne, je présume.

Mais non. Non, elle ne se souvient de rien. La grande dame digne ne cille pas.

– De Sardaigne. Le voyage fut-il bon ?

– Oui, oui...

Sapienza pivote vers moi, me tend la main.

– Bienvenue, mademoiselle.

– Me... merci, bredouillé-je. De nous accueillir, et... enfin... Je suis ravie.

Elle s'incline avec grâce. D'un air de dire : « Rien de plus naturel. » Pourtant, je ne lui ai pas laissé le choix. Je lui ai dit : « Maman veut revenir. Maman veut revoir la maison où elle a vécu. Nous reconstruisons une vie, sa vie d'avant. Vous lui devez bien ça. »

Sapienza s'est comportée en lady. « Je comprends, a-t-elle répondu. Fournissez-moi toutes les précisions que vous jugerez utiles. »

– Les chambres sont prêtes, elles vous attendent.